

INTRODUCTION

Le nom porté par la Caraïbe est celui d'un peuple prestigieux de guerriers hors du commun : les Caraïbes, qui ont su résister très longtemps aux attaques européennes, qui ont subi les plus grands génocides de tous les temps, mais qui ont survécu malgré tout.

A l'arrivée de Christophe Colomb dans ce que les Européens ont appelé « le nouveau monde », ils sont dans les Petites Antilles et sur le Continent Américain. Jusqu'au milieu du 17ème siècle, c'est ce que nous appelons période des premiers contacts. Pendant cette période les Indiens seront considérés par les chrétiens comme des non-humains : ils sont nus, ils n'ont ni religion, ni gouvernement au sens européen du terme, ce sont des « sauvages », l'extermination commencera donc très tôt : par les Arawaks des Grandes Antilles, les doux, les gentils, les non-guerriers qui ne possèdent pas d'armes pour se défendre. La lutte sera cependant féroce avec les Caraïbes que ce soit sur le Continent ou dans les îles, ces guerriers portant armes : boutous, arcs et flèches, terrorisent les Européens qui les traitent de cannibales. Ils sont d'ailleurs étymologiquement à l'origine de ce mot, car selon le « Robert », « cannibal serait une altération de caribal, caribe, mot de la langue des Caraïbes des Antilles, qui signifiait hardi. XVIème siècle, de l'Espagnol ». On apprend aussi qu'ils refusent d'être des esclaves préférant se suicider, ou se laisser crever les yeux, ce sont de grands guerriers mais aussi de grands navigateurs, de grands constructeurs de pirogues, de grands marcheurs, de grands pêcheurs et de grands chasseurs, habiles de leurs doigts pour tresser toutes sortes de feuilles de palmiers, quand il s'agit de la

construction de leurs carbets ou de leurs ustensiles ménagers, de bons jar diniers aussi, on a malheureusement oublié très vite leur sens de l'accueil, de l'honnêteté, le fait qu'ils ont sauvé des vies humaines chez les Européens en leur apportant à manger, en leur apprenant à cultiver ou à cuisiner des produits de la terre qui leur étaient inconnus.

La deuxième période est celle de l'installation des Européens dans les Petites Antilles à partir du milieu du 17ème siècle, autant dans les îles que sur le Continent, c'est la période des grandes guerres, des traités toujours signés mais jamais respectés, c'est aussi la période d'extermination des Caraïbes, mais aussi celle d'interactions entre groupes de cultures différentes ; on assiste à un important génocide qui se termine par la déportation des Caraïbes noirs de l'île de St-Vincent en 1797, par la création de la réserve pour les Caraïbes rouges et la grande diminution du nombre de tous les autres.

Ensuite nous arrivons à une période d'oubli correspondant pratiquement à tout le 19ème siècle : les Caraïbes sont si peu nombreux qu'on n'en parle plus dans les îles ; ils n'existent que dans une réserve au nord-est de la Dominique ; au Venezuela ils ont abandonné toutes leurs positions et commence alors la guerre d'indépendance du Venezuela , les survivants reviennent tout doucement, petit à petit sur les terres ancestrales qu'on a bien voulu leur laisser, c'est-à-dire les plus insalubres, celles qui n'intéressent pas les Européens ; les Galibis, les Caraïbes de Guyane Française se sont retirés des missions, là encore peu nombreux pour affronter les Européens.

Ce n'est que vers les années 1930-1940 qu'on les retrouve à nouveau à cause de ce qu'on a appelé la « guerre » des Caraïbes en 1930 à la Dominique, ou encore à cause des religieux qui s'occupent de leur foi, de leur éducation ou de leur santé au Venezuela ou en Guyane Française ou même à la Dominique à cause aussi des anthropologues qui commencent à s'intéresser à eux.

C'est en 1930 que Douglas Taylor (1901-1981), débarque pour la première fois à la Dominique et écrira de nombreux articles sur eux, sur leur folklore, leur culture, leur langue notamment « Columbus saw them first » (1941) ; il s'y installera en 1938 et y vivra assez longtemps ; l'Administrateur de l'île le soupçonnera d'ailleurs d'être à la base du soulèvement de 1930 (voir annexes), c'est en 1940 que les géographes français s'intéresseront aux Indiens à l'occasion de leur travail de reconnaissance des terres en Guyane et c'est aussi à cette période que les explorations à la recherche du pétrole au Venezuela s'intensifient et, nous le verrons plus tard, beaucoup de Caraïbes sont dans un état pétrolier.

En 1992, les Indiens se sont révoltés contre les manifestations visant à célébrer le 500ème anniversaire de la découverte du nouveau monde, les

Caraïbes comme tous les autres Indiens sont scandalisés par les termes : « découverte » qui prouve qu'on les considère comme inexistantes ou « Nouveau Monde » comme si ce Continent était vide à l'arrivée des Européens. Les Caraïbes ont survécu au génocide, ils sont encore là.

Nous avons voulu nous intéresser aux Caraïbes de la fin du 20ème siècle. Notre problématique est basée sur les constatations suivantes :

- 1) Chez nous aux Antilles, quand on parle d'Indiens Caraïbes, on pense à ceux des îles et à leurs descendants de la Dominique, ce sont les premiers indigènes rencontrés par les Européens ; avec les Arawaks ils sont associés à la découverte du Nouveau Monde et aux voyages de Christophe Colomb, mais on connaît moins les groupes ethniques du Venezuela ou de Guyane Française. Les Indiens du Continent en général, étant beaucoup plus nombreux, sont davantage perçus dans leur ensemble, dans leur totalité et les Karinas ou les Galibis sont perdus dans la masse.
- 2) Les anthropologues qui les ont étudiés récemment, ont surtout concentré leur recherche sur la langue, sur l'éducation ou l'étude des missionnaires du 17ème siècle.
- 3) L'Indien Caraïbe a eu des contacts permanents avec plusieurs cultures différentes : durant la période de la colonisation, les Anglais, les Hollandais, les Français et les Espagnols ont tous été intéressés par cette région. Avec l'esclavage, il y a eu un apport d'un deuxième Continent.
- 4) L'indien Caraïbe habitant soit une île soit sur la côte, ne peut éviter l'influence du marché capitaliste et surtout touristique.
- 5) La situation politique, sociale et économique des différents pays peut contribuer à aggraver les difficultés que connaissent les groupes minoritaires.
- 6) Les différents gouvernements ignorent la société caraïbe avec sa production commune, l'habitat dispersé, la présence du chef et pensent plutôt à une intégration dans la culture dominante, ils essaient par tous les moyens d'introduire une économie de marché dans les communautés ou encore de créer des villages de style créole.
- 7) Les communautés indiennes font d'immenses efforts pour préserver leurs traditions et leurs cultures dans un contexte particulièrement difficile.

Dans ces conditions le questionnement principal sera le suivant : le Karina est-il intégré à la nation qui le gouverne ou constitue-t-il un monde à part ? A partir de là nous essaierons de voir s'il y a acculturation, et dans ce cas quel en est le degré, autant dire la part entre la tradition et la

modernité dans leur vécu socio-culturel. D'autre part y a-t-il mort lente ? ne dit-on pas que toute minorité est appelée à disparaître ? Quel est le vouloir politique de ce groupe ethnique, après l'année des peuples indigènes et la commémoration du cinquième centenaire de la découverte ? veulent-ils se séparer des autres ? se plaignent-ils d'injustice ?

Si nous voulons comprendre la vie de l'Indien Caraïbe de nos jours, nous devons :

1 - d'abord tenir compte de l'emplacement des communautés : elles se trouvent soit sur la côte (Dominique, Guyane), soit près des grandes villes (Venezuela), les échanges sont nombreux, d'autre part la découverte du pétrole sur les terres mêmes des Karinas au Venezuela ainsi que la situation de certains grands centres tel le C.S.G. en Guyane Française, les obligent à côtoyer les techniques les plus modernes.

2 - Nous devons aussi tenir compte des caractéristiques historiques : les Européens ont toujours laissé les terres les plus incultes aux Caraïbes, ils ont toujours essayé d'affaiblir leur organisation sociale (la présence du chef, le mariage entre cousin, l'habitat dispersé), ils ont toujours stimulé le métissage ou rapproché les Caraïbes dans les villages de mission.

3 - Nous devons enfin tenir compte des caractéristiques du groupe ethnique même. Autrefois navigateur, guerrier, chasseur, pêcheur, cultivateur, le Caraïbe actuel est devenu sédentaire et cultivateur.

Nous avons commencé notre travail de recherche sur les Caraïbes depuis 1983 avec ceux de la Dominique.

Nous nous sommes d'abord intéressée au passé des Caraïbes insulaires et pour cela nous avons fréquenté de manière régulière les Archives de Bisdary à Gourbeyre en Guadeloupe où nous trouvons les écrits des missionnaires ou encore tous les extraits les plus intéressants regroupés dans les Annales de la Société d'Histoire.

(Les Religieux qui venaient à la Guadeloupe, se rendaient souvent à la Dominique et à la Martinique). Ensuite le travail sur le terrain a été facilité par Hilary Frederick qui venait d'être élu chef et qui a mis à notre disposition tous les documents de la modeste bibliothèque du Carib Council.

Nous avons consulté le rayon Caraïbe de la bibliothèque de Roseau chez les Caraïbes de la Dominique.

Nous avons séjourné dans la réserve pratiquement pendant chaque vacance scolaire en 1983 et 1984, nous avons partagé leur vie de tous les jours et nous continuons à le faire : chaque année nous passons quelques jours dans notre famille d'adoption. Nous devons nous baigner à la rivière, faute de confort, transporter l'eau dans des seaux de la source à la maison, nous écoutons les anciens, les jeunes, nous filmons, enregistrons,

photographions, devons-nous dire que nous nous sentons un peu chez nous, que des liens d'amitié très forts se sont créés.

Avant de commencer nos recherches au Venezuela, nous avons consulté sur place à la Guadeloupe la banque des données de la Bibliothèque Universitaire des Antilles et de la Guyane. Ce premier contact nous a permis de constater qu'il n'y avait rien de précis sur le sujet que nous avons envisagé mais nous a facilité une approche générale sur les problèmes de l'Indien. Nous avons donc décidé de nous rendre au Venezuela.

Notre rencontre avec le Professeur Vénézuelien Harwich Vallenilla en mission au Centre d'Etudes et de Recherches Caraïbéennes de l'Université de Fouillole à la Guadeloupe, et l'aide de notre Directeur de recherche de D.E.A., Alain YACOU, nous ont permis d'avoir les numéros de téléphone et de fax du Professeur Emanuele Amodio et du Professeur Andrés Bansart. Nous avons alors décidé que notre premier séjour d'une semaine à Caracas au mois d'Avril 94 serait consacré à la Bibliographie et à quelques rencontres. Emanuele Amodio, Anthropologue de l'Université Centrale de Caracas, spécialiste des Karina ayant repris leur histoire, nous a alors remis une bibliographie des ouvrages récents sur les Karina dont les siens et ceux de Filadelfo Morales.

Andrés Bansart, enseignant et Omar Gonzalez du Ministère des Affaires Indigènes, nous ont pratiquement remis la même bibliographie. Ce fut l'occasion de bien localiser les Indiens Karina, de connaître les différents noms des leaders les plus connus dont Tito Poyo.

Nous devons insister sur le caractère sympathique et chaleureux de ces rencontres : anglicistes, nous avons conversé en anglais avec Omar Gonzalez, en espagnol avec Filadelfo Morales et en français avec Emanuele Amodio et Andrés Bansart.

A Caracas nous nous sommes rendue au Palais de l'Academia Nacional de Historia, Avenue Libertador.

A l'intérieur, la librairie est ouverte au public et le catalogue des ouvrages vendus est gratuit. Ces derniers sont à très bas prix et dans la série « Fuentes para la Historia Nacional de Venezuela », on trouve pratiquement tous les ouvrages de missionnaires concernant l'époque coloniale, réédités régulièrement.

A la Bibliothèque Nationale de Caracas, Avenue Universidad, nous avons pu obtenir non seulement la liste des ouvrages écrits sur les Karina mais encore la liste des articles de magazines et nous avons pu les consulter sur place.

L'Hemeroteca Nacional (Foro Libertador) se trouve non loin de la Plaza Bolivar en face du Pantéon Nacional. Là, nous avons eu la chance de visiter en avril 94, une exposition sur les Karina intitulée : « Karina, ceux qui partirent aux pays des blancs » : c'était des photos et des panneaux sur une « exhibition » selon le terme employé à l'époque, d'une trentaine

d'Amérindiens Karina de Guyana, hommes, femmes, enfants, à Paris en mars 1892.

En effet, on faisait alors venir dans les grandes villes européennes ceux que les journaux appelaient « des spécimens de peuples plus ou moins sauvages ». Cette année-là, les Karina étaient présentés aux Parisiens sur la pelouse du jardin d'acclimatation. Le prince Roland Bonaparte (1858-1924) les avait photographiés et ce sont ces clichés de l'époque, conservés au Musée de l'Homme à Paris, qui nous ont donné la matière de cette exposition présentée à Caracas en mars-avril 1994.

Après nos deux premiers voyages à Caracas, nous nous sommes rendue à Ciudad Bolivar, pour l'étude de terrain, observer le vécu des Karina. Là, après être entrée en contact avec la famille Poyo, nous nous sommes rendue au bureau du M.I.G. (Movimiento Indigena de Guayana) et de Orinoco Indigena (journal) accompagnée de Carmen Poyo de Maneiro, nous pouvons régulièrement augmenter le nombre des communautés que nous visitons (souvent en voiture tout terrain), si nous sommes revenue régulièrement vivre avec les Karina, c'est parce que leur accueil est vraiment chaleureux, là encore, comme à la Dominique, nous sommes considérée comme faisant partie de certaines familles, ils apprécient l'aide non seulement matérielle et souvent financière que nous leur accordons. Ils ont besoin de se sentir entourés, de se faire connaître, d'exposer leurs problèmes et c'est en ce sens que les chercheurs sont bien accueillis. Tous les chefs accueillent sans problème l'étranger, que ce soit pour une interview ou même des photos ou des films.

A la Guyane Française, tout est facilité par la langue, l'accès facile de toutes les communautés.

Nous avons rencontré deux leaders Galibis, Jean Auberich Charles et Félix Tiouka lors des manifestations de commémoration du 500ème anniversaire de la découverte à la Guadeloupe. Le travail de recherche sur le terrain a donc été facilité ; la colonisation de la Guyane et le comportement des Indiens Galibis sont particuliers comme nous le verrons plus tard.

Jean Auberich Charles nous avait préparé la liste des ouvrages écrits sur les Galibis que nous nous avons trouvés soit à la Bibliothèque de Fouillole ou à Cayenne, concentrés surtout sur l'histoire ou la langue. Le travail sur place est beaucoup plus facile que pour les autres groupes ethniques, même si les distances sont parfois longues, les Galibis se trouvant sur la côte on est dans un département français, il suffit de louer une voiture et de passer de communauté en communauté, de rencontrer le chef ou le responsable d'association, et de là se lier d'amitié avec les familles.